

Caroline Charrière

Du Livre pour toi

Cycle de 12 mélodies, pour mezzo-soprano et piano
(1999)

Textes de Marguerite Burnat-Provins (1872 – 1952) :
Le Livre pour toi,
Editions de l'Aire, collection « L'Aire bleue »
Vevey, 2006

En juin 1906, Marguerite Burnat-Provins, peintre, écrivain, épouse d'un architecte vaudois, rencontre à Savièse (Valais) un jeune ingénieur, Paul de Kalbermatten. C'est le grand amour. Elle écrit alors *Le Livre pour toi*, cantique à l'amant donateur de plaisir, qui paraît à Paris en 1907 et connaît plusieurs rééditions. A l'époque, ces cent petits poèmes en prose font scandale : il n'était pas courant qu'une femme (mariée !) chante ainsi le corps de son amant et le plaisir amoureux. Aujourd'hui, *Le Livre pour toi* ne fait plus scandale. Mais il reste l'œuvre la plus achevée de Marguerite Burnat-Provins et un des plus beaux chants d'amour de la littérature française.

Marguerite Provins naît à Arras en 1872. Après des études de peinture à Paris et son mariage avec Adolphe Burnat, elle s'installe en Suisse. En 1910, elle épouse en secondes noces le héros du Livre pour toi. Elle fait avec lui un certain nombre de séjours en Europe et en Afrique (Égypte, Maroc), avant de s'établir à Grasse, où elle meurt en 1952. Elle laisse une œuvre picturale assez importante, et une vingtaine de livres, dont un roman autobiographique, Le Cœur sauvage, et plusieurs textes inspirés par son séjour en Valais.

Les passages entre [] n'ont pas été mis en musique.

1. Tu m'as dit (XI)

Tu m'as dit, et ta voix tremblait : « Je voudrais fermer les yeux à toute chose et ne plus voir que toi. »

Sois donc aveugle jusqu'à la mort.

Je veux incruster mon visage au fond de tes yeux aimés et tu les fermeras.

Alors, [ô] Sylvius, je ne serai plus jalouse de la fleur, de l'arbre, du nuage où ton regard se pose avec ravissement.

Tu ignoreras qu'une femme passe, qu'elle a des cheveux fins, des mains claires, un cœur qui pourrait t'aimer.

Mon image vivra, debout dans le sanctuaire fermé de ta pensée et la lumière te viendra d'elle jusqu'au plus secret de l'âme.

Penche-toi, Sylvius, plus près, plus près encore, afin qu'il en soit comme j'ai dit.

2. Ton cœur bat (XII)

Mets tes deux mains sur mes deux mains étendues, je veux sentir vivre tes doigts.

Plonge tes yeux dans mes yeux et fais couler en moi ton regard, qui me brûle et me baigne à la fois.

Est-ce la nuit, est-ce le jour ?

Appuie très lentement ta bouche sur ma bouche, pour que je ne sache plus rien, sinon que ta poitrine écrase ma poitrine, et que, dans mon cœur sauvage, ton cœur bat.

3. Ta voix (XIV)

Ta voix m'est plus douce que la plus douce des cantilènes. Elle parle au-dedans de moi, elle filtre dans les profondeurs de mon être qui t'adore, elle glisse insinuante sur ma pensée et l'arrête charmée.

D'où vient-elle, Sylvius, de tes lèvres ou de mon amour ?

Parle-moi : mes yeux se ferment à t'entendre, le bonheur chante dans tes paroles, le désir les fait palpiter comme les ramiers gémissants ; parle-moi, mes mains tremblent.

Dis-moi ces mots ardents [qui sont des étoiles et que la nuit seule écoute entre nous ; dis-moi] ces mots d'ombre et de tendresse qui font tressaillir et qui tueraient s'ils n'étaient la vie.

Courbe-toi et parle, pour que la terre s'efface et qu'autour de moi règne un grand ciel où s'élève, unique, harmonieuse, ta voix plus douce que la plus douce des cantilènes.

4. Tu m'as dit : Viens... (XXXIII)

Tu m'as dit : Viens...

Ta main ferme a pris ma main, ton regard entrant dans ma poitrine, ta hanche pressait la mienne et, sur ma tête virait l'épervier de ton désir.

Dans tes bras vigoureux, ma taille ployait comme une branche de verne, ton souffle rapide m'étourdissait ; vaguement j'entendais tes paroles : Je te porterais longtemps, longtemps.

Et la chambre a tourné dans mes yeux renversés.

Tu m'as dit : Viens.

5. Eros (XXXV)

Eros, te voici debout devant ma porte, hardi et tout poudroyant de soleil. Tes yeux fulgurent et ton sourire me défie. Je suis seule, pourquoi viens-tu me tourmenter ?

Te voici penché au bassin de la fontaine où se doublent tes boucles d'or. Ton souffle a frôlé l'eau que je vais boire, et je suis seule, pourquoi me poursuis-tu ?

[J'ai chassé le coq insolent qui entre dans mon jardin, j'ai chassé la guêpe méchante, dont le dard pique les fruits mûrs, et le chat friand de lait qui glisse sur mes talons.

Mais toi...

Mes mains sont sans force pour repousser tes mains offertes, mon cœur bondit, et tu l'écoutes, narquois.]

Tu resteras là jusqu'au soir, je le sais ; eh bien, joue sur le seuil, attends.

Quand sur les pierres du sentier, tu entendras les pas rapides de Sylvius, ensemble nous irons vers lui. Alors, tu mêleras nos doigts, tu mettras ton baiser sur nos lèvres, et blotti entre nous, dans la chaleur douce, toute la nuit tu riras.

6. Demeure auprès de moi (XLIV)

Demeure auprès de moi, Sylvius, ne t'en va pas.

Serre plus fort mes doigts tremblants ; [comme un sceau protecteur, laisse tes lèvres sur mes paupières bleues, où elles font descendre la nuit durant le jour.]

Ma vie te suit si tu m'abandonnes et le vertige bat dans mes tempes.

Je peux marcher sans crainte dans la plus profonde obscurité, je plonge mes yeux sans effroi dans le gouffre où le torrent hurle à la mort, mais je ne peux pas me pencher sur le vide de ton absence, j'y sens remuer la folie.

7. Les mots que tu m'as dits (XLIX)

Les mots que tu m'as dits sont des oiseaux jaseurs qui tournent autour de ma tête.

Quelquefois, l'un d'eux, le plus tendre, revient vers ma bouche où tes lèvres l'avaient posé ; je le sens doux comme la plume, troublant comme un baiser, et lentement, il descend au fond de mon cœur pour s'y nicher.

8. La nuit (XCVIII)

La nuit.

Une ville dont je ne sais rien, un bruit d'eau qui coule, le pas d'un inconnu qui s'en va... Où ?

Le temps qui pleure dans mon cœur et le mène...
Où ?

9. Où es-tu ? (XCIV)

Où es-tu quand mes dents se serrent, que mes joues s'enflamment et que mes tempes sonnent à éclater ?

Où es-tu, quand mes mains en révolte te cherchent et ne rencontrent que le vide ?

Où es-tu quand mon seul bras nu, contre mon visage, fait tourner en mon sang une insatiable folie ?

Et quand ton souvenir s'abat et me dévore comme une proie, Sylvius, où es-tu ?

10. Ecouter et ne rien entendre (XX)

Ecouter et ne rien entendre.

Frissonner et n'avoir point froid.

S'alarmer sans sujet de crainte.

T'attendre quand tu ne viens pas.

11. Ma maison abandonnée (XCIX)

Ma maison abandonnée s'est engourdie dans la froidure.

L'ombre et le gel habitent la chambre où les colchiques mauves s'épanouissaient, en automne, dans le vase que tu m'as donné.

Comme des doigts de squelettes, les branches des noyers heurtent la fenêtre qui ne s'ouvre plus, le sentier est effacé, la chatte est peut-être morte.

Mais notre amour survit comme un éclatant perce-neige ; éternel, il sourit quand tout est désolé.

12. Tu me diras (C)

[Sylvius, il n'a pas d'hiver où tu respirez, ta tête blonde est un printemps.]

Durant mon long voyage, mes yeux sont restés attachés à ton regard, comme à l'étoile qui marque le chemin et me voici.

J'aperçois la vallée qui mène à ta demeure, je sens tes lèvres dans le vent.

Il est proche le jour où ton front s'inclinera vers le mien, où tu me diras de la voix tendre et basse et enivrée qui fait trembler mon âme : Tu es là.